Récit Marcel Darthout, 22 décembre 1944 à Limoges

- J'AI ETE FUSILLE A ORADOUR S/ GLANE -

Par J.M. DARTHOUT.

IO JUIN I.944 ? Pour tout le monde c'est une date comme une autre. certains en gardent cependant un funeste souvenir. Pour moi elle représente la fin d'une vie, un arrêt comme si le sol s'ouvrant sous mes pieds, je me serais trouvé plongé tout d'un coup dans un abîme ou je n'ose plus songer au passé.

IO JUIN I.944 ? Date tragique dans l'histoire de la France torturée

LE MASSACRE D'ORADOUR S/ GLANE.?

J'y ai perdu tout ce que j'avais de plus cher au monde : ma mère et ma femme. Moi-même je ne dois la vie qu'à des circonstances exceptionnelles et à l'aide de gens dévoués.

j'habitais depuis un an et demi ce charmant petit village limousin qui se penche si gracieusement sur la Glane. Marié depuis dix mois, j'y vivais heureux et entouré d'affectation.

Puis, brusquement, c'est le IO Juin, les hordes teutonnes, les incendiaires et barbares Boches qui détruisent tout,ne laissant derrière eux que des ruines : ruines dans le village et dans mon coeur.....

Ce samedi, par un temps couvert, mais doux, le bourg connaît une animation qu'il n'a pas les autres jours. Les ménagères des villages voisins viennent aux provisions, et, surtout, c'est jour de distribution de tabac. Il y a foule au bureau.

Il est deux heures moins le quart. J'ai fini de déjeuner et j'attends l'heure d'ouverture des coiffeurs.

A deux heures des bruits de camions se font entendre dans la rue principale.Chacun se précipite, car aucune voiture civile n'a le droit de circuler. Ce sont des soldats ALLEMANDS. Ils arrivent par la route de Saint-Victurnien. Je compte cinq autos-mitrailleuses et plusieurs camions qui montent à travers le bourg.

Sitôt la colonne passée, je vais chez le coiffeur.J'y suis à peine de quelques minutes que deux autos-mitrailleuses redescendent. Le fusil à la main les Boches nous regardent sans un mot. Ils ont des faces de brutes impassibles sous cet uniforme vert tant haï.

Les commentaires vont leur train, mais personne n'a peur. Pauvres gens si confiants.

Ils reviennent simplement pour cerner le bourg, comme vont le faire ceux qui sont restés en haut. Les opérations commencent aussitôt.

Ma femme arrive en courant :

"Viens vite me dit-elle, les ALLEMANDS amènent les gens de Bellevue", petit village sur la route de Saint- Victurnien ? je cours chez moi ?

"Va passe par le jardin et sauve toi vers la glane, ils viennent peut-être prendre les jeunes, me dit ma femme.

...../...

Moi j'ai mes papiers en règle, je pense ne rien risquer. Cependant je traverse le jardin, et, arrivé au fond, je m'arrête ? Ils ont déjà cerné le bourg et sont déployés dans la campagne. Je reviens à la maison. Que me peuvent-ils ? je suis en règle ? J'ai appris depuis à connaître le Boche.

Je rassure ma mère et ma femme de mon mieux, c'est à ce moment qu'un soldat ALLEMAND fait irruption dans la cuisine, le fusil en avant et nous pousse dehors sans ménagement.

Nous rejoignons les voisins et tous ensemble, nous sommes conduits au champ de foire. Il y a déjà un rassemblement. Nous nous mêlons aux groupes. La foule augmente à chaque instant.Cesont des femmes en pleurs. D'autres plus courageuses, confiantes en plus. Certains portent des bébés dans leurs bras ou dans une voiture. J'en vois qui soutiennent un vieillard qui apparemment sort du lit. Les hommes sont là aussi, surpris en plein travail, le boulanger, le torse à demi nu, tout blanc de farine. Les enfants de l'école arrivent en rangs, conduits par leurs institeurs.

De temps à autre, une auto-mitrailleuse arrive sur la place, pleine de civils qu'ils ont pris dans les champs. Elle repart ensuite faire un nouveau chargement. Des témoins ont raconté que ceux qui tentaient de fuir, étaient abattus, les autres menés au champ de foire.

Le Docteur arrive aussi, en voiture, un ALLEMAND près de lui, et vient nous rejoindre. Le Maire est en conversation très animée avec les officiers. Il vient demander le tambour de ville pour faire rassembler le reste de la population. Un camarade rescapé raconte avoir entendu les ALLEMANDS lui demander CINQUANTE otages, Il refuse, s'offrant lui-même.

Tous les gens du Bourg, sont là maintenant. De tous côtés, nous sommes entourés de soldats ALLEMANDS. Six mitrailleuses légères sont braquées sur nous, le mitrailleur en position et son servant près de lui. Je sens qu'à la moindre tentative de fuite, nous serions abattus. Nous restons là jusqu'à trois heures environ.

Un ordre est donné : les enfants d'un côté avec les femmes, et les hommes de l'autre.J'embrasse ma mère et ma femme : je ne croyais pas que ce fut le dernier baiser.

On nous fait ranger en colonne par trois, le long des maisons.Les femmes sont amenées à l'église.Pour qu'on ne les voie pas partir, comble de cruauté, on nous a fait mettre face au mur. Je tourne la tête malgré l'ordre. Quel triste spectacle ? et quels cris déchirants ? ce n'est pas pour elles qu'elles pleurent, c'est pour nous. Quelques unes s'évanouissent, ils les emportent ainsi à demi mortes. J'aperçois ma femme en pleurs, puis, elles disparaissent au tournant de la rue, dernière vision.....

Nous restons là , tristes, silencieux. On nous fait asseoir ? Ils sont vraiment gentils. Peu à peu les conversations reprennent : que vont-ils faire de nous ? j'espère..... Je n'ose penser au pire.....

Ils viennent demander le propriétaire d'une voiture qui est dans le chais du marchand de vins Nous pensons qu'ils vont la réquisitionner.

Au bout d'une demi-heure environ, l'interprète revient. Il nous fait lever.

On nous a signalé des armes à ORADOUR, déposées là par des terroristes.

...../...

On dispose des couvertures pour moi, mais je ne puis réchauffer mes membres glacés. De toute la nuit je ne dors pas, je souffre, je pense à tout ce qui s'est passé dans cette sinistre journée. Au loin, je vois toujours les lueurs rougeoyantes de l'incendie, et, de temps à autre, le faisceau d'un projecteur fouillant le ciel. A L'aube mes sauveteurs reviennent à leur maison, enlèvent ce qu'ils ont de plus précieux, et partent avertir mes beaux-parents de venir me chercher.

Que ces heures d'attente sont longues, seul, au milieu d'un champ de blé, à deux cent mètres des boches qui passent sur la route et viennent jusqu'à la ferme. En fin, vers dix heures, on vient me chercher, mon père et deux amis, mon pauvre père pleure de joie, en me voyant vivant. Il a eu des nouvelles de mon frère : il est parti à St-Victurnien? Aucune nouvelle des femmes.

A travers bois, par des vieux chemins, je suis transporté dans un petit village, chez mon oncle. On appelle le Docteur de Cieux. Trois fois on va le chercher, mais il répond qu'il est occupé, et que je peux attendre. Que d'autres ont gardé des balles dans leur corps pendant des années. Il est admirable de courage et de dévouement.

l'Après-midi, mon frère arrive il est passé à Oradour. Il a vu le charnier de l'Eglise, et ce qu'il décrit est effreux. D'abord une odeur intenable de chair brûlée, qui le prend à la gorge et l'oblige à prendre son mouchoir. Il entre dans l'Eglise, des corps sont là, devant, calcinés, méconnaissables. Deux enfants dans le confessionnal s'éteignent faces crispées, par la souffrance. Et au fond, un monceau de débris qui n'ont plus forme humaine. Ce tas brûle encore.

Plus d'espoirs? mes deux pauvres chéries ? y sont certainement, et je regrette de n'être pas mort, moi aussi.

Vers cinq heures, le Sous-Préfet vient me chercher en voiture et me transporte à l'hôpital de Saint-Junien. Mais je ne puis rester, les Allemands recherchent les survivants.

Le lundi soir, une ambulance m'amène à l'hôpital de Confolens où je suis opéré en arrivant. J'y passe quinze jours tranquille, bien soigné. Mais, un soir une fusillade éclate dans la ville. C'est une escarmouche entre ALLEMANDS et F.F.I. Vais-je encore surbi le même sort ou pire? Heureusement, ce n'est pas grave ? mais ils font annoncer que la ville sera brûlée si pareil cas se renouvelle. Je ne peux pas rester là, mon oncle me transporte chez lui, à Chabanais.

Je guéris, je commence à marcher avec une canne, quand le Ier AOUT une colonne ALLEMANDE fut signalée en marche sur Chabanais. Nous évacuons et ne revenons que pour voir la ville brûlée par les vandales.

Aujourd'hui mes blessures sont guéries, sauf une cependant, celle du coeur. J'y garde au fond une haine du BOCHE que je voudrais communiquer à tous.

Si je suis là, vivant, réclamant la tête des bourreaux, et de leurs familles, je dois remercier tous ceux qui m'ont aidé, ceux qui m'ont tiré de la haie, ceux qui m'ont soigné, ceux qui m'ont transporté, au péril de leur vie, enfin, les camarades qui m'ont aidé dans ma misère. Qu'ils daignent recevoir l'hommage de ma reconnaissance.

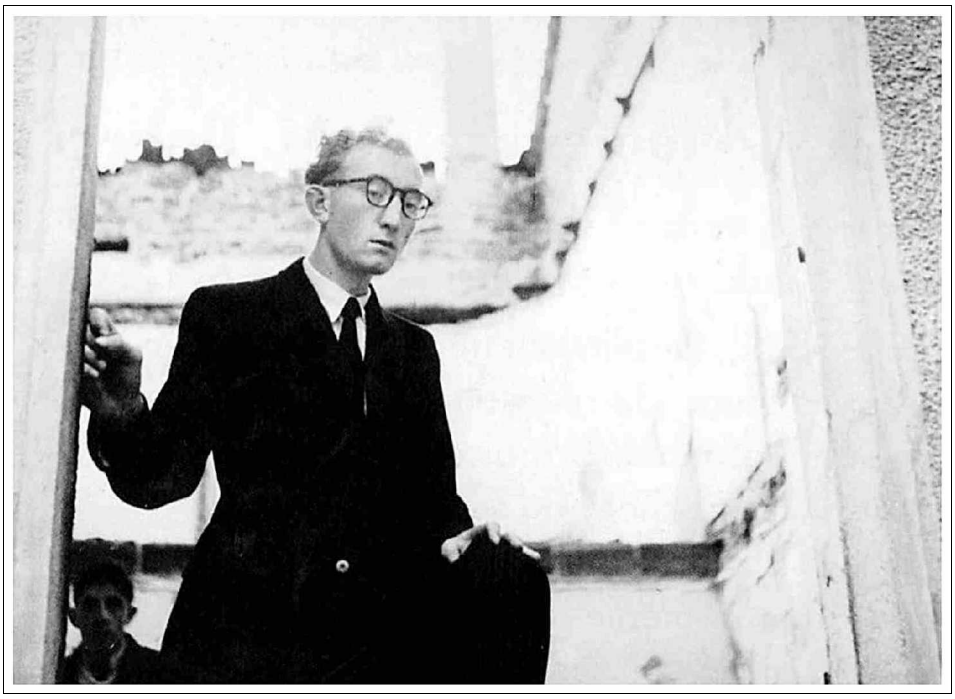
LIMOGES, le 22 Décembre 1944.

J.M. DARTHOUT.

Darthout

Ce negat a été dedicacé pour Mr Chauveau
le 27 MARS 1984 a Choisy le Roi (Val de Marne)

Nachtrag



Ein selten zu findendes Foto von **Jean Marcel Darthout** (1924-2016). Es scheint, daß es aus Anlaß eines Besuchs in seinem zerstörten Wohnhaus in Oradour aufgenommen wurde . . .

Seine Ehefrau **Louis Yvonne Angèle Georges** (*1918) kam in der Kirche um.

Die beiden hatten erst im August des Jahres zuvor geheiratet, Marcel mit notwendiger Erlaubnis seiner Eltern, da er erst 19 Jahre alt war. Louise hingegen war 6 Jahre älter. Das Paar hatte im September 1943 die Totgeburt seines Kindes zu beklagen. . .

* * * * * * *